

## **Commentaire *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo**

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le roman semble vouloir « absorber » l'Histoire et il trouve dans la « geste » napoléonienne un matériau de choix : ainsi *Le Colonel Chabert* de Balzac nous plonge dans la bataille d'Eylau à travers le récit horrifiant du personnage principal ; de même, Hugo fait entendre le fracas de Waterloo dans *Les Misérables*. C'est à ce même événement, qui résonne en 1839 comme l'une des plus retentissantes défaites de l'Empire, que s'intéresse aussi Stendhal dans un épisode de *La Chartreuse de Parme* demeuré fameux. Loin d'en faire un récit propre à nourrir l'hagiographie consacrée à Napoléon, le romancier, en digne précurseur du Réalisme, glisse au cœur de la mêlée un jeune noble milanais qui a bien du mal à décrypter le sens du spectacle qui l'entoure. A travers son protagoniste, venu participer aux combats clandestinement, Stendhal observe d'abord le champ de bataille et les soldats jetés sur le terrain pour faire ensuite surgir la figure héroïque du Maréchal Ney à la faveur d'un dialogue vif et rapide. Il raconte ainsi Waterloo à hauteur d'homme tout en faisant quelquefois irruption dans la narration pour livrer des commentaires sur son personnage.

Comment Stendhal nous montre-t-il ici tout l'intérêt que peut représenter un héros « fort peu » héroïque ?

Il va de soi que Fabrice est d'abord un héros au sens ordinaire qu'a revêtu ce terme : en tant que personnage principal il est donc distingué par le romancier ; mais il se caractérise aussi par une sensibilité presque incongrue dans les circonstances où il est placé ce qui l'arrache au statut de demi-dieu qu'implique l'étymologie du terme « héros ». Enfin, ne peut-on voir dans ce passage une sorte de manifeste réaliste dans lequel Stendhal témoigne de l'originalité de son projet ?

### **I-Le héros stendhalien : un individu jeté dans la mêlée**

#### **1-Stendhal distingue son héros dans ce qui pourrait n'être qu'une fresque historique et grandiose**

- A la différence des autres il est nommé par son prénom
- Les autres personnages sont désignés comme une entité collective : « l'escorte », par des noms au pluriel qui renvoient là aussi à une collectivité, par l'usage des indéfinis : « un voisin » « un blessé » ou le pronom « on » ou bien encore par synecdoque : « les habits rouges »
- Ils n'ont d'existence que par rapport à leur fonction et en particulier leur grade militaire : « général », « maréchal des logis » « maréchal » ou leur position dans l'espace par rapport à Fabrice : « son voisin »
- Le seul personnage à être nommé appartient à l'Histoire collective et jouit d'une forte notoriété : le Maréchal Ney
- La plupart du temps le héros est en marge des autres personnages et Stendhal insiste sur la façon dont il réintègre le rang à travers l'allitération en R : « revenir dans le rang »

Le flou qui règne sur l'identité des personnages de la scène vient de l'ignorance de Fabrice-Stendhal peut sembler respecter la vraisemblance- mais c'est aussi une façon de mettre en relief son personnage qui se détache ainsi dans le désordre de la scène.

## **2-Stendhal se plaît également à souligner qu'il est un étranger égaré dans le monde qui l'entoure**

➤ C'est un des aspects que vient souligner l'insertion du discours direct en italien

➤ Autre écart instauré par le discours direct : l'opposition des niveaux de langue : Fabrice utilise des tournures recherchées avec un lexique soutenu : « Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin ? » Cet aspect est sans doute encore souligné par l'emploi de l'italique par l'auteur. Au contraire, les soldats usent d'une langue plus populaire : phrases courtes volontiers exclamatives et comportant des expressions plus ordinaires : « Pardi ! » « Ah ça ! »

➤ Stendhal joue aussi sur les effets de mouvements : à « l'escorte » qui « prit le galop » succède la description du champ de bataille qui suggère que Fabrice arrête son regard sur les agonisants.

L'opposition est encore plus nette à travers l'antithèse : « L'escorte s'arrêta » est opposé à « Fabrice galopait toujours » : l'emploi du passé simple VS imparfait renforce cet effet

➤ Le rappel à l'ordre du maréchal des Logis sur le mode injonctif « Veux-tu bien t'arrêter » insiste encore sur le fait que Fabrice est tjrs à contretemps et semble clairement ne pas appartenir au groupe dans lequel il s'est glissé et dont il serait dangereux qu'il découvre qui il est vraiment.

➤ Opposition encore entre l'attitude générale : alors que les autres sont plutôt associés au vacarme : ils crient, jurent ; Fabrice est associé aux verbes de perceptions et en particulier le regard : vit » « remarqua » : il apparaît donc plutôt comme un observateur que comme un véritable acteur de la scène.

Comme tous les personnages stendhaliens – et c'est sans doute un vestige du Romantisme chez l'auteur- Fabrice est placé dans un monde auquel il ne saurait se mêler véritablement. Cette étrangeté en fait un point d'optique idéal pour exprimer une vision du monde. En retrait, le protagoniste qui est mis en relief se distingue aussi par un caractère qui le rend « fort humain », très loin des créatures exceptionnelles qui peuplent l'épopée ou le roman de chevalerie.

### **II-Un héros réaliste « fort humain »**

#### **1-Fabrice apparaît comme une créature sensible ce qui ne manque pas de le singulariser**

➤ Il est le seul à être caractérisé par ses émotions comme le montre le lexique : « troublé » « scandalisé » « peur » « frisson d'horreur » même si elle ne vient qu'en « seconde ligne ». L'auteur se glisse dans l'intimité de son personnage ce qu'il ne fait pour aucun autre ( nous donnant parfois l'impression de choisir le point de vue interne de son héros)

➤ La description des « habits rouges » gisant au sol , la répétition du terme « malheureux », le regard tourné vers « le malheureux blessé », le lexique de la souffrance « demander du secours » « blessé » suggère la compassion du personnage principal.

Cette sensibilité est d'autant plus évidente qu'elle est en opposition à la seule émotion notée chez les Hussards : « la joie » soulignée par le cri et la double exclamation : « Les habits rouges ! »

➤ Le personnage est aussi caractérisé par ses sensations en particulier les sensations auditives soulignées à travers le lexique « tapage » « bruit » « criait ».

➤ Il est aussi marqué par une sorte de raffinement ou de satisfaction quant à sa façon de parler soulignée par les deux adjectifs « bien française, bien correcte » ce qui se traduit le plaisir qu'il a à se camoufler.

Bref face à la soldatesque, dans cet univers de violence et de fracas, Fabrice demeure un être humain, ce que vient souligner le commentaire du narrateur-voire de l'auteur- « Notre héros, fort humain » qui fait écho au « for peu héroïque » un peu plus haut.

Stendhal se plaît ainsi à rappeler que son héros n'a rien d'exceptionnel en la circonstance. Toutefois, dans les circonstances où il est placé, certains traits du personnage ne sont pas sans créer une sorte de décalage propre à susciter des effets comiques.

## **2-Un personnage déconcerté et déconcertant**

➤ ainsi Stendhal se plaît-il à montrer l'égarement du personnage incapable de comprendre ce qui se passe autour de lui ; c'est ce que suggère l'emploi des phrases négatives : « ne put lui répondre » ou « ne comprenait pas » ou les interrogations sur l'identité du Maréchal ( avec un procédé de réplique sur le mot qui crée un dialogue très vif servant à amplifier l'hébétude du personnage »

➤ son ignorance est accentuée par la confrontation avec les personnages qui l'entourent : les termes « blanc-bec » ou « bêta » insistent sur le caractère novice du personnage – lequel est en outre convoqué dans l'admiration « enfantine » et les traits de caractères associés à Fabrice : la « curiosité » ou même la susceptibilité on y reviendra

➤ Il semble éprouver de la compassion pour l'ennemi

➤ Il semble en outre agir sans en avoir pleinement conscience : l'emploi risqué de l'italien naît de son émotion ce que vient souligner la relation de cause à effet : « tellement troublé qu'il répondit en italien ». Il est heureusement sauvé de son étourderie par le vacarme qui empêche le général de répondre. L'tournure négative « ne put retenir sa curiosité » allié au complément circonstanciel d'opposition : « malgré le conseil de ne point parler » indique qu'il est incapable d'agir de manière rationnelle et maîtrisée.

Un peu plus tard il semble se déplacer sans savoir exactement où il va : le verbe s'apercevoir dans « il s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux » suggère qu'il est arrivé là sans même le vouloir ce qui le conduit à occuper une place inadéquate.

## **3-Ce décalage et ce que l'on pourrait appeler de l'étourderie conduit à des effets comiques reposant sur l'incongruité de l'attitude du personnage par rapport aux circonstances dans lesquelles il est placé.**

➤ L'effet est suggéré par des oppositions : ainsi Stendhal oppose ce qui pourrait être le sentiment naturel du héros : « la peur » à l'indignation qu'il éprouve vis-à-vis du « vacarme ». L'indignation d'autant plus incongrue que c'est grâce au bruit qu'il n'est pas démasqué en qualité d'étranger.

➤ La description des « habits rouges » met en place une antithèse qui souligne l'insensibilité de l'escorte : « ils criaient évidemment pour demander du secours » et « et personne ne s'arrête pour leur en donner ». La réaction de Fabrice est différente mais Stendhal suggère habilement ce qu'elle peut avoir d'inadéquat en répétant le verbe « donner ». Ainsi il s'agit d'insister sur le fait que tout comme les autres hussards, il ne donne pas de secours mais se « donne toutes les peines » du monde pour ne pas piétiner les blessés. L'hyperbole vient encore souligner le caractère déconcertant de ce comportement sans doute assez vain même s'il est un gage d'humanité comme le souligne l'auteur.

➤ Fabrice a encore une attitude déconcertante à la fin du passage : Stendhal y oppose malicieusement « l'injure » qui lui a été faite à la contemplation dans laquelle se perd le personnage : la multiplication des appositions entre virgules ralentit la phrase épousant le regard qui s'attarde

Ainsi le personnage semble-t-il avoir des réactions décalées, incongrues qui font discrètement pencher la scène vers le burlesque : au fracas de la bataille et à l'horreur du conflit – thème sérieux- s'oppose l'inconscience du personnage qui s'attarde, contemple : de la même façon

➤ La répétition de l'adverbe « bien » dans « bien française, bien correcte » peut-elle être comprise comme une marque d'ironie du narrateur qui met ici en évidence ce que cette recherche linguistique a de décalé dans un tel contexte ; effet relayé par le contraste des niveaux de langue.

Le personnage loin d'être glorifié est donc vu comme une créature sensible, en décalage avec l'univers dans lequel il est propulsé. Ses préoccupations, son égarement le conduisent à la limite du ridicule ; en tout cas il fait les frais de l'ironie de Stendhal. Il est posté dans un combat auquel il assiste en spectateur ce qui peut faire songer à la posture de l'anti-héros même s'il n'en a pas la lâcheté ou les faiblesses. Ce héros humain, trop humain est aussi le fer de lance d'une nouvelle conception du roman qui s'affirme ici.

### **III-Ce passage est propre à montrer ce qu'est le Réalisme selon Stendhal**

#### **1-Une posture originale : la question du point de vue**

➤ Stendhal semble nous faire glisser dans le point de vue de son personnage dont il traduit les pensées, les sentiments et dont les observations – Fabrice est associée aux verbes de perception visuelles : remarquer voir etc- servent à organiser la description

➤ Le choix de ce que l'on pourrait appeler le « cadrage » permet de rétrécir les plans : ainsi a-t-on un effet d'ensemble dans la peinture du décor : « une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ.. » : l'adjectif grand et le terme

« au-delà » donne la sensation d'un vaste espace où le regard circule : à d'autres moments le plan est un peu plus resserré mais oscille du général au particulier : ainsi Stendhal passe-t-il de la vision des « généraux » et « des hussards » évoqués au pluriel à celle d'un « général » en particulier. De même dans l'évocation des « habits rouges » passe-t-on du pluriel « ces malheureux habits rouges » à la vision d'« un malheureux blessé ».

Ainsi on voit bien que la vision de Fabrice rétrécit le champ et même s'il s'agit d'une vue plongeante dans le cas des cadavres ( Fabrice est à cheval), il s'agit de décrire ce qui environne immédiatement le personnage.

Ce rétrécissement de la vision s'oppose donc au caractère grandiose que nécessiterait une fresque guerrière sur le mode épique et travaille dans le sens du réalisme.

➤ Toutefois dans le même temps, Stendhal s'emploie à perturber l'illusion romanesque en nous rappelant que Fabrice est avant tout un personnage de roman :

-ainsi parle-t-il par deux fois de « notre héros »

-Ces interventions sont ébauchées par la mention de « en ce moment » qui paraissent renvoyer à l'énonciation alors que le lecteur attendrait plutôt « à ce moment-là »

-Stendhal emploie le nous qui peut désigner le narrateur, l'auteur et peut même constituer une invitation au lecteur à partager un point de vue similaire

➤Ainsi l'auteur juge-t-il son personnage dans une sorte de distance qui fait penser à une bienveillante ironie :

-la syllepse sur le mot « héros » est significative : il s'agit de montrer ici que l'auteur n'entend pas créer un héros héroïque mais bien un personnage principal. Par cet effet de mise en abyme, Stendhal signale une très nette évolution dans le personnage de roman qui n'est pas chargé d'incarner un idéal. De même le « fort humain » qui reprend le même moule syntaxique insiste de la même façon sur le caractère ordinaire du héros.

-le verbe « avouer » résonne encore ironiquement : il s'agirait de suggérer qu'il y a là une sorte de faute dont on ne sait pas vraiment à qui l'attribuer : s'agit-il de la faute de Fabrice dépourvu d'héroïsme ou bien de celle de son auteur qui se refuse à construire ainsi son personnage ?

➤Ainsi la distance ironique établie par Stendhal peut-elle apparaître destinée moins à son héros lui-même qu'à l'univers militaire

-Stendhal insiste sur son incapacité à se plier à la discipline militaire : s'il ne « faisait pas assez attention à son devoir de soldat », c'est qu'il est pris par l'émotion que vient mettre en avant la fin de la phrase

- sa susceptibilité mise en avant à la fin du passage dans le commentaire du narrateur éclairent la jeunesse du héros, également mise en avant par le lexique du caractère ou des sentiments : « curiosité » ou « admiration enfantine ».

Bref, Fabrice a du mal à entrer dans le rang tout comme Stendhal ne se rangera jamais dans aucune école littéraire. Il offre ici un réalisme original compatible avec la rupture ponctuelle de l'illusion romanesque.

**2-Ainsi à travers son héros plein d'illusions, Stendhal va-t-il montrer la distance qui sépare les aspirations quasi romantiques du jeune Fabrice et la**

**réalité du champ de bataille, ainsi que ‘impossibilité de traiter sur le mode épique ce qui pourrait bien n’apparaître que comme une « boucherie héroïque »**

➤ Stendhal semble en effet se moquer de son héros qui vit dans une sorte d’illusion de la guerre ou de la figure napoléonienne. Ainsi dans la dernière phrase, il insiste sur la plongée de Fabrice dans ses rêves : l’injure est balayée par la contemplation.

➤ La phrase ponctuée de mise en apposition semble épouser la rêverie du personnage : l’emploi de la périphrase : « le Prince de la Moskova », l’utilisation du superlatif : « le brave des braves » reprend des sortes de clichés sur Ney

➤ Stendhal les oppose à la réalité qu’il vient de peindre dans le paragraphe précédent : ainsi « le plus gros de ces généraux » utilise un superlatif qui vient préparer l’effet de contraste avec « le plus brave des braves ». En quelques termes « le plus gros » « autorité » « réprimande » « il jurait » Stendhal esquisse un portrait peu flatteur du prestigieux général d’empire.

➤ Cette peinture réaliste touche aussi les hussards caractérisés par le « cri », la rusticité du langage et du comportement. Le décor est assez peu glorieux : le « champ » « la terre labourée » esquisse un espace domestique peu propice au combat épique. Le terme « tapage » relayé par « ce bruit » et la répétition du verbe « crier » donne la sensation d’un vacarme assourdissant, sans grandeur.

➤ La peinture des Anglais- pour lesquels Fabrice semble éprouver de la compassion réitère le motif de la couleur rouge, aussi suggéré dans « ne piétiner aucun habit rouge » : le champ se mue ainsi en une surface rouge..et possiblement sanglante par la connotation qu’elle appelle. Les cris des Anglais qui « vivaient encore » peut faire songer à l’expérience des héros épiques aux Enfers obligés de supporter les cris douloureux des morts condamnés à l’errance. Ainsi ce n’est pas la vision épique qui prévaut mais une sorte de tableau cauchemardesque

➤ Enfin on peut imaginer que dans l’évocation des généraux qui sont les seuls à regarder loin à travers leurs lorgnettes, à travers la colère de Ney qui s’exprime à travers le lexique : « jurer » « réprimande », Stendhal suggère une défaite qui se profile à l’horizon en dépit de la victoire triomphante à laquelle croient les hussards dans cette page. Énième marque de l’ironie de l’auteur.

Ainsi on peut voir l’effarement du héros et son impossibilité à prendre part à la bataille un écho à l’absurdité de cette guerre qui jette pêle mêle les victimes des deux camps : en effet si « presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge », c’est qu’il y a aussi des victimes du camp français.

**L’ironie stendhalienne s’exerce ici à plein : s’il feint de regretter le manque d’héroïsme de son personnage, le romancier profite en fait pleinement de l’effarement de Fabrice pour esquiver la fresque épique et grandiose à la gloire de l’armée napoléonienne. Si comme le jeune Milanais ou comme Sorel, Stendhal a été lui aussi un admirateur plus ou moins constant de l’Empereur, on voit comment il se plaît ici à confronter les rêves à la peinture de la réalité. Fort ironiquement sans doute, cette page donne le sentiment que la victoire française est acquise : le lecteur, lui, connaît l’issue de la bataille... Stendhal montre ici sa façon si singulière de « pratiquer » le réalisme et notamment dans le traitement**

qu'il inflige à son personnage : installé dans une distance narquoise mais non dénuée de tendresse – comme Sorel, Fabrice est une projection de son auteur- il ne construit pas encore une véritable figure d'anti-héros. Le protagoniste de *La Chartreuse de Parme* est en effet encore très loin du Ferdinand Bardamu de Céline. Le personnage du *Voyage* exprime une peur radicale face à la folie d'un colonel totalement inconscient. C'est alors pour Céline l'occasion de critiquer violemment la guerre.